

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 52

Artikel: Une fille à marier
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199094>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 09.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger'ère, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 s'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
 Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A nos lecteurs.

Dans trois jours, l'année 1901 aura rejoint ses devancières; les cloches sonneront à toute volée la venue de 1902, tandis qu'on enterrera à grand bruit l'an qui s'en va, qu'on échangera des souhaits, qu'on prendra des résolutions, qu'on exprimera des regrets et qu'on fera de petites débauches gastronomiques. Le *Conteur*, qui se pique d'être philosophe, pourrait s'abstenir d'agiter sa petite sonnaïlle. S'il ne le fait pas, ce n'est pas pour se donner de l'importance, mais afin qu'on ne puisse l'accuser de se singulariser, de prendre des airs supérieurs et de dédaigner ses amis.

Ah, certes, il sait trop ce qu'il leur doit. à ses amis, pour ne pas souhaiter les conserver le plus longtemps possible. Que ses collaborateurs si dévoués, ses fidèles abonnés, que tous ses lecteurs daignent agréer, avec nos vœux de bonne année, l'expression de notre reconnaissance pour l'appui qu'ils nous accordent dans notre œuvre de conservation de la tradition vaudoise.

Cette sympathie, ils nous l'ont manifestée d'une façon touchante dans le deuil qui nous a frappés. Et elle n'a pas été éphémère: de semaine en semaine, des abonnés et des collaborateurs nouveaux nous sont venus.

Fort de ces encouragements, le *Conteur* s'efforcera de remplir de mieux en mieux son rôle d'organe de l'esprit vaudois. Il espère être en mesure d'en noter toutes les nuances, de façon à intéresser les lecteurs de chaque coin du canton, les Vaudois à l'étranger et tous les amateurs de littérature nationale.

Cet « esprit vaudois » auquel, tous, nous tenons beaucoup plus que nous ne le voulons laisser voir, est-il menacé, comme tant d'autres particularités locales, de succomber un jour sous les coups de plus en plus violents du cosmopolitisme? Peut-être bien. Nous n'en sommes point encore là cependant et, quoi qu'il advienne, l'esprit vaudois trouvera jusqu'au dernier moment dans le *Conteur*, un refuge sûr et de fidèles amis. Petite est la maison et simple l'hospitalité, mais, à défaut de grandeur et de luxe, un cordial accueil attend sous notre toit toutes les personnes qui prennent encore quelque intérêt à nos vieilles traditions, à nos vieilles coutumes, à notre bonhomie, point du tout réfractaires au vrai progrès, quoi qu'on en dise.

On a pu voir que le *Conteur* s'est mis à publier des vieux airs de chez nous avec la musique, qu'il a commencé aussi à illustrer d'un dessin tel de ses récits. Il songe à entreprendre en outre diverses publications nouvelles... Mais ne parlons pas trop et ne promettons pas plus de beurre que de pain.

Au reste, ce que nous voulons en cet instant, c'est uniquement vous la souhaiter bonne et heureuse, à vous tous, Vaudois de notre cœur. Puissiez-vous, comme nous, vous estimer toujours fortunés d'être des enfants de ce bon et beau pays qu'encadrent les Alpes et le Jura et que baignent nos lacs bleus! Pourquoi envierions-nous le sort des autres nations? N'avons-

nous pas le salé de Payerne, les veveys courts, les grandsons légers ou forts, les vacherins des Charbonnières, les petits pains de Rolle, les pains d'amis de Grandson, les zizelettes de Morges, les truites de l'Orbe, le raisiné du Jorat, le kirch de Chevilly ou de Frenières, les foires de Cossonay, nos inimitables bricolets et surtout nos crus, Yvorne, Villeneuve, Lavaux, Mont, Salvagnin, Orbe, Bönvillars et tant d'autres, qui sont l'esprit de la terre vaudoise?

Vivent les bonnes gens et les bonnes choses de chez nous!

LA RÉDACTION.

Une fille à marier.

Ce titre est celui de l'amusante comédie que notre collaborateur, Pierre d'Antan, a fait représenter, samedi dernier, à la soirée de la *Société des Jeunes commerçants*. Cette comédie, dont l'auteur lui-même remplissait l'un des rôles principaux, a eu grand succès et tous nos journaux en ont parlé en termes très élogieux. Nous avons le plaisir de pouvoir en donner, aujourd'hui, à nos lecteurs, la première scène.

La scène se passe chez Sophie. Au lever du rideau, Sophie, Rosine, sa fille, et Jeannette, une voisine, sont assises autour de la table et prennent le café.

SOPHIE. — Allons, voyons, Jeannette! Enco une gouttette de café!.. Vous faites des compliments! Rien qu'une gurette.

JEANNETTE. — Grand merci bien, ma Sophie! Il est terriblement bon, votre café, il ferait revenir un mort, mais, vous savez, quand l'è bon, l'è prau... Enfin, puisque vous le voulez absolument!... mais rien qu'une larme.

SOPHIE. — Là! voilà!... Et puis, prenez-vous encore une de ces torchettes, ou bien un bricolet!!

JEANNETTE. — Vous êtes pourtant terrible! Avec vous, on a beau se gendarmier... y a pas moyen.

SOPHIE. — Mon té ti possible, ma pauvre Jeannette, qu'est-ce qu'on deviendrait pourtant dans ce monde, nous autres femmes, si on n'avait pas, de temps en temps, une tasse de café pour se repicoler un tant soit peu. Vous me direz ce que vous voudrez, la vie serait rudement triste!

JEANNETTE. — Pour quant à ça, vous avez bien raison, au moins. Pendant que nos bourtià d'hommes s'en vont fregâter par les pintes, ou se banabaner par les chemins pour leur poison de politique, on peut bien se cordre une tasse de café entre vosines.

SOPHIE. — Dis-voï, Rosine, va-t-en-voir refaire une goutte de chtë pour ton frère quand il reviendra.

JEANNETTE. — Vous êtes encore bien à la bonne, vous, de refaire du café pour vos hommes. Moi, je fais pas tant d'histoires. Je rafonce la cafetière avec une bonne pochonnée d'eau chaude, et puis c'est bon. Ça leur vaut rien le café trop fort; ça les agite. Mon mar

fait rien que de piatt^{er} très toute la nuit. Faudrait voir ce tredon.

(*Rosine sort emportant la cafetière.*)

SOPHIE. — A présent, Jeannette, racontez-me-voir un peu les nouveaux du village.

JEANNETTE. — Eh! mon Dieu, ma pauvre Sophie, les nouveaux, c'est pas à moi qu'il faut les demander! Je suis pas une femme à cancans! Je sors tant peu, je vais chez personne. L'empartie du temps, je vous assure, si je n'allais pas à l'église, je ne saurais ni qui vit, ni qui meurt.

SOPHIE. — Oui c'est sûr. C'est comme moi! On n'est pas de ces tabousses qui sont tout le temps à batoïller chez les voisines. Y a des fois, quand je vois de ces galavardes, il me semble tout de même qu'elles feraient mieux d'aller taconner les chausses à leurs hommes ou moucher leur marmaille.

JEANNETTE. — A propos, avez-vous entendu dire quelque chose de la femme au marguillier.

SOPHIE. — On m'a rien dit, mais ça ne m'étonnerait pas. Je la regardais aller l'autre jour, elle avait l'air toute capote.

JEANNETTE. — Vous me direz pourtant si c'est pas une vergogne. Des gens qui n'ont rien au monde. Enfin, c'est leurs affaires... Et le vieux Jules de la pinte, vous savez les histoires?

SOPHIE. — Non, et quoi?

JEANNETTE. — Il se reinarie, ce vieux fou Avec sa servante, vous devez croire... Oh! pour celle-là, je m'en suis toujours mêfiée, avec ses airs de niguedouille. Pour quant à ça, elle a bien su faire, elle se met à la chotte pour le restant de ses jours.

SOPHIE. — Trouvez-vous pas qu'au jour d'aujourd'hui on en voit rudement de ces jeunesses qui marient des vieux rien que pour leurs écus. Non pardine si on voyait ça les autrefois.

JEANNETTE. — Que voulez-vous, c'est le train du monde. Il y en a d'un et d'autre sur cette terre... Si je vous disais ce que je sais, vous seriez bien étonnée... Il y en a un, par ici, qui fait aussi joliment la cour à des écus.

SOPHIE. — Qui ça?

JEANNETTE. — Mais, écoutez-voï, Sophie, vous ne le redirez pas au moins; j'ai juré mes grands dieux que j'en piperais pas le mot. Eh! mon père, ça ferait des beaux cancans, si on savait que ça sort de moi... C'est le Charles de la Ferme d'Enhaut (*Rosine vient de rentrer et a entendu*)... Pensez-voï qu'il court jusqu'à Villars, pour en trouver une assez riche. Faut-il pas avoir les ennemis!

SOPHIE. — Taisez-vous, pas possible!

JEANNETTE. — Oui, ma fois, que je vous le jure! Et pi que je le sais de sûr! Ma cousine, vous savez, celle qui a marié le gros David, eh bien, elle s'est trouvée au marché l'autre jour avec une femme du Chalet-à Gobet qui a des cousins remués à Villars. Elles ont causé un puissant moment. Y paraît que c'est la fille au syndic, une grosse courtine, puissantement riche, vous devez croire, mais, on peut peu niauque, pas tout à fait toug... mais

comme ça un peu à la bonne, et pi avec ça tant pouette, y parait, les cheveux rouges, la figure toute piolée. Y faut avoir du goût, quand même. Enfin, que voulez-vous, quand on cherche de l'argent, on n'est pas tant difficile.

SOPHIE. — Ora, qui l'aurait cru de ce Charles qui a tant bonne façon.

ROSINE (à part). — Charles, me tromper ainsi, après tout ce qu'il m'a promis!!

JEANNETTE. — Taisez-vous, je vous dis que ce n'est rien qu'un engueuseur de fille. Mais c'est que le plus joli : je sais quelqu'un à qui il a dû dire qu'il était pas entrepris, que si celle de Villars lui manquait, il en avait une autre par ici, et qu'il aurait toujours un poire pour la soif.

ROSINE (à part). — Oh! un poire pour la soif, moi!!

JEANNETTE. — C'est moi qui le lui cordrais, si il finissait par se trouver entre deux chaises!... Eh mon té, moi qui suis là à nioutzer, mon fils ne va pas savoir par où j'ai passé... Je me sauve.

PIERRE D'ANTAN.

Cllia dâo papagai.

Se totès lè bitès ne sâvont pas dêvezâ coumeint no z'auto, y'ein a tot parai min à clliaô papagai po dêssuyi lè dzeins; lè z'ons sâvont subllia : « Roulez tambours », dâi z'auto : « Marie trempe ton pain » et bin d'auto z'afêrès que fâ paridi galè lè z'ourè; mà, l'est lo diabblio, clliaô z'osèssont tot coumeint lè bouébo qu'on bin rimâ n'aleçon, ne sublliant et ne dêvezont que cein qu'on l'ao z'a signoulâ et que l'ont apprai, kâ, po portâ on toste à on n'abbay, salut, bernique! faut onco no z'auto!

Ora, vo sèdès que clliaô vilho monsus et clliaô vilhès damuzallès que ne sè sont jamè mariâ ont la nortse dè sè teni totès sortès dè bitès pè l'ao pailo, l'ont dâi tsins, dâi matous, dâi tsattès, dâi verdzassès et bin soveint po fini la ménadzèri, l'ont dâi sindzo et dâi papagai. L'est verè que, quand on est tot solet pè l'hotò, on ne pào pas djuî ni ai cartès, ni à merolet, ni à pigeon vole, et clliaô bitès vo tignont compagni et dinse lo teimps modè pe rudo.

On vilho monsu que dêmoravè amont per Bor sè tegnai ion dè clliaô perroquets et cé z'inquie étai on tot galé qu'avâi dâi ballès plionmès verdès, dzauno et rozdo; et avoué cein, on tot malin : subllia vè totès sortès dè ringues; savâi mimameint tsantâ on verset dâo chaumo-treintè-quatro; brêfe, c'était on papagai d'attaque et lo monsu que vo dio l'âi tegnai tant que l'arâi amâ bin mè què sa fenna, se l'ein avâi zu iena.

Lo tsautein, quand lo sèlâo baillivè fermo, saillessâi la dzèba, la crotsivè à l'eingon de la fenètra et lè bouébo ein sein revegneint de l'écoula s'arrêtavont adè po ourè dêvezâ noutron Jaco et l'âi criâvont on moué dè guieusèri que l'ozè sût astout rederè.

On dzo que cé monsu n'avâi pas bin reclliou la portetta dè la dzèba, vouaiquie lo Jaco, que ne demandâvè pas mi dè fèrè 'na boun'escampetta, que fot lo camp po allâ roudâ tantquie pè lè Terreaux et que va sè pertsi à n'on quatrièmo su la fenètra d'on pourro ovrà. Stuce que ne sè tsaillessâi pas dè gardâ cé osè lo fé mettrè su lè papai et lo leindèman, lo monsu s'aminè à grandécime galo po vouaiti se l'ètai per hazâ lo sin.

L'accrotsè lo perroquet, sè met à lo grattâ su la tète avoué lo bet dâo dâi et l'osè sè laissivè fèrè.

— Est-te bin lo voutro? l'âi demande adon l'ovrai.

Et lo papagai, que lo vilho tegnai adè sè met à boailâ pè trai iadzo :

— Imbécile! imbécile! imbécile!

— Vo vâidès, dese adon lo vilho se nè m'a pas bin recognu!

Le pensionnaire des Blesson.

I

— Madeleine, donnez-moi mon ombrelle et mes gants, je dois sortir.

— Madame emmène-t-elle les enfants?

— Non, ils m'embarrasseraient... Mais faites-moi le plaisir, maintenant que nous avons un pensionnaire appartenant à la noblesse, de dire désormais en parlant de ma fille et de mon fils : *Mademoiselle* et *Monsieur Paul*. A leur âge d'ailleurs — dix ans et douze ans — ils ne doivent plus être traités en bérés.

— Monsieur et Mademoiselle! jamais je ne pourrai. Comment voulez-vous que je les appelle ainsi, ces chers petits que j'ai vu naître, que j'ai allaités et dorlotés? Ils m'aiment comme si j'étais leur mère. Et je devrais leur dire en les bordant dans leur lit : « Monsieur et mademoiselle veulent-ils un gros bécot de leur vieille Madelon? »

— Vous ne les embrasserez plus, Madeleine; ces familiarités-là, c'est bon chez les gens qui n'ont pas de naissance.

— Alors, j'aime autant m'en aller.

— Vous ne ferez pas cela, Madeleine : je vous dois une année de vos gages; si vous nous quittez, on croira que je vous ai chassée pour ne pas vous payer.

— Hé! je ne le sais que trop que je ne pourrai me résoudre à me séparer d'eux. Que deviendraient-ils sans moi, les pauvrets, et qui prendrait soin des oiseaux de M. Blesson?

— Vous oubliez, Madeleine, que vous parlez à M^{me} Blesson d'Avenaire... Passez-moi mon chapeau, je suis pressée. Et maintenant allez dire à monsieur que je conduis notre pensionnaire au cirque de la place du Marché et que je le prie de promener monsieur Paul et mademoiselle.

— C'est bien, j'y vas. Mais si j'ai un conseil à donner à madame, c'est de prendre garde à M. le pensionnaire; il a une frimousse de Bohémien qui ne me revient guère, etc...

— Décidément, Madeleine, vous avez juré de me mettre hors de moi, aujourd'hui. Sachez que M. le comte d'Aprica est un jeune homme d'une des familles les plus illustres de Naples. Il est l'ami personnel du roi Victor-Emmanuel. Dernièrement, il a reçu des mains de Sa Majesté elle-même la rosette de commandeur de la couronne d'Italie. Venu dans le canton de Vaud pour en étudier l'histoire et les patois, il nous a fait l'honneur de choisir notre maison pour y séjourner, et je ne souffrirai pas que vous vous avisiez de lui manquer de respect. Vous êtes une bonne fille, Madeleine, mais, comme on dit, vous n'avez pas inventé le fil à couper le beurre, et vous ne distinguerez jamais un homme d'un autre... Mais j'entends M. le comte... Le voici.

— Belle madame, ze vous salue. Sommes-nous prête? L'heure de la représentation s'avance.

— Mille pardons, monsieur le comte, de vous faire attendre. Je suis à vous maintenant.

— Oune petite question indiscrette, belle madame : vous n'oubliez pas de prendre votre portemonnaie, n'est-ce pas? Mon banquier de Naples ne m'a pas encore envoyé les mille lire que z'attendais pour la fin dou mois passé et ze serai ainsi privé du plaisir de vous offrir oune fauteuil au cirque. Mon banquier est oune canaille.

— Votre banquier, monsieur le comte, a fort bien fait : vous ne sauriez que faire de tant d'argent dans notre modeste cité.

— Eh bien, bellissima madame, daignez accepter mon bras, et partons.

Tandis qu'ils s'éloignent, M. Blesson, en robe de chambre, nourrit ses canaris et ses chardonnerets. Avec son violon et ses livres, ses oiseaux sont sa grande passion et absorbent toute son existence.

M. Blesson était fait pour vivre en ermite. Il n'a jamais pu comprendre le monde. Ses enfants lui paraissent aimables, mais leur babil le lasse au bout de cinq minutes. Quant à sa femme, il la subit avec une résignation chrétienne. Malgré treize ans de vie commune, elle et lui ne se connaissent pour

ainsi dire pas. C'est M^{me} d'Avenaire qui les maria, s'emparant du pauvre homme dans un véritable guet-apens, une scène de séduction machinée par elle, la fille se précipitant au cou de M. Blesson, qui ne s'y attendait guère, et la mère, tragique, bondissant avec des gestes de théâtre : « Vous avez ravi l'honneur de mon enfant, vous le lui rendez, Monsieur; sinon je vous poursuivrai devant les tribunaux, et toute la ville saura votre abominable conduite! »

M. Blesson ne put pas même répondre qu'il n'avait rien ravi du tout. La menace d'un procès l'avait atterré. Il courba la tête, se laissa conduire par les deux femmes chez l'officier de l'état-civil et épousa. Sa belle-mère ne jouit pas longtemps de la joie d'avoir forgé cette union : elle mourut d'une indigestion gagnée le jour de la noce.

Dans la petite ville, ce mariage fut un événement qui défraya les conversations pendant longtemps. Les uns plaignaient la belle et jeune M^{me} Blesson d'être condamnée à vivre avec un ours; les autres prenaient le parti du mari et déclaraient qu'un homme de son savoir et de son mérite devait souffrir le martyre aux côtés d'une petite personne vaniteuse et sans cœur, qui n'en avait voulu qu'aux écus de M. Blesson.

Ces écus, hélas! il y avait belle lurette qu'ils étaient entrés dans la poche des fournisseurs. Pour subvenir aux besoins du ménage, M. Blesson se résigna à courir le cachet. Il donnait des leçons de français et de violon. Cela rapportait tout juste de quoi ne pas crever de faim, et grâce encore au dévouement de Madeleine, qui faisait des miracles d'économie et qui ne demandait presque jamais un sou de ses gages. Pour aider à faire bouillir la marmite, comme elle disait, elle avait conseillé à sa maîtresse de prendre des pensionnaires, ce qui est la principale industrie de l'endroit.

M^{me} Blesson trouva l'idée excellente, et, sans consulter son mari, elle fit savoir qu'elle recevrait un ou deux jeunes gens de distinction, désireux d'apprendre le français.

Sans le vouloir, la bonne Madeleine contribua par là à rendre ses maîtres toujours plus étrangers l'un à l'autre et à priver leurs rejetons des douceurs de la vie de famille. Aussitôt que des pensionnaires furent admis à son foyer, M^{me} Blesson n'eut de pensée que pour eux. Son mari ne comptait plus. Quant à Paul et à sa sœur, ils s'élevaient comme ils pouvaient. Madeleine, heureusement, veillait sur eux comme s'ils eussent été ses enfants. Quand leur mère les chassait de la salle à manger ou du salon, sous le prétexte qu'ils importunaient les pensionnaires, c'est auprès d'elle, dans sa cuisine, qu'ils se réfugiaient.

Après avoir eu en pension un Bulgare, puis un Anglais, auquel avaient succédé deux officiers allemands aussi fâts et impertinents l'un que l'autre, mais payant largement, M^{me} Blesson se trouvait gratifiée du signor Francesco, comte d'Aprica. Comme on vient de le voir, ce noble personnage n'en imposait pas le moins du monde à Madeleine. Les enfants le fuyaient et M. Blesson feignait de l'ignorer complètement. Seule, la maîtresse de maison était toute aux petits soins pour lui. Son titre, ses belles manières, sa façon d'émervillaient. « Ne vous offusquez pas de l'insociabilité et du mutisme de mon mari, lui disait-elle; il souffre d'hypochondrie. » Elle était fière de présenter son sémillant pensionnaire à ses connaissances et avait accepté avec empressement de l'accompagner au cirque forain qui venait de planter sa tente sur la place du Marché.

Madeleine à son maître : « Monsieur veut-il prendre à la promenade les enf... je veux dire : Mademoiselle Sophie et monsieur... Non, monsieur et mad... Enfin, le fils et la fille de monsieur? »

M. Blesson donna un dernier morceau de sucre à ses oiseaux, prit son chapeau et, sans ouvrir la bouche, attendit que Madeleine lui eût amené les enfants. Tous trois sortirent, lui marchant le dernier, machinalement.

Une heure et demie plus tard, comme ils rentraient, ils rejoignirent devant leur demeure M^{me} Blesson et M. d'Aprica. Elle et le comte causaient avec animation.

— Ma chère madame Blesson, disait le pensionnaire, ze retourne au cirque demain, et après-demain et tous les jours. Cette équouière hongroise est oune grande artiste; elle mérite que ze l'encourage de mes applaudissements.